

“Othello. Une lecture de Jacques Copeau”

par André LEVINSON.

Présentation de David STEEL.

Mesurant le tiédissement qui a marqué, vers la fin des années vingt, l'amitié autrefois si chaleureuse entre Gide et Jacques Copeau, Jean Claude, dans son excellente édition de la correspondance échangée entre l'écrivain et l'homme de théâtre, constate qu'en dépit des trois seules lettres retrouvées pour l'année 1929 les deux hommes continuaient cependant à se rencontrer à intervalles irréguliers. Il note, en particulier, que “le 2 février (1929), Gide a assisté à une lecture d’Othello que Copeau donnait à la salle Pleyel” (Corr. AG-JC, II, CAG 13, 1988, p.326).

En effet le samedi 2 février 1929, Maria van Rysselberghe confie à son cahier “Gide [...] vient me rejoindre à la salle Pleyel, où Copeau fait une lecture d’Othello. Malgré son autorité, son charme, il nous déçoit. Il lit d’une manière trop réaliste, comme il jouerait. Cela n’est plus que vrai ; toute poésie est perdue” (CPD, I, CAG 4, 1973, p.401). Gide lui-même ne semble pas avoir laissé de commentaires sur cette lecture faite par son ami, mais il faut présumer que, dans ses notes, la “petite dame” offre un reflet exact des sentiments peu enthousiastes de son compagnon.

Bien que, parallèlement à ses versions françaises d’*Antoine et Cléopâtre* et de *Hamlet*, Gide n’ait jamais entrepris de traduire *Othello*, elle était peut-être, parmi les pièces de Shakespeare, celle qu’il préférerait, celle, du moins, aux qualités poétiques de laquelle il demeurerait le plus sensible. “Achévé de relire *Othello*, dans de véritables transes d’admiration”, note-t-il dans son *Journal* du 28 mars 1922 (J, p.732), “transes de ravissement” dont il se souvient encore au mois de juillet de la même année (J, p.735) et qui n’étaient peut-être pas étrangères à son évocation de la jalousie d’*Othello* dans les pages des *Faux-Monnayeurs* (Pléiade 1201/Folio 323). Douze ans plus tard il dit relire la pièce pour la sixième fois “avec une admiration toujours plus vive [...], le drame se construit entre la vraisemblance imaginaire et l’invisible réalité des sentiments. Sujet admirable et que l’action qui se joue est loin d’épuiser. Ainsi sied-il” (J, 1195, 6 février 1934).

Que la rendition de la tragédie par Copeau — dans une traduction en prose, convient-il de noter, de René-Louis Piachaud — ait délayé la rare essence poétique de la pièce originale fut sans doute pour beaucoup

dans la réaction mitigée de Gide et de “la petite dame”¹. Il se peut également que leur évaluation sévère fût entachée du fléchissement même qui avait peu à peu diminué l'estime mutuelle que les deux hommes se vouaient. Au-delà cependant de ces raisons possibles — auxquelles l'on pourrait adjoindre que les fondateurs de *La N.R.F.* se targuaient de maintenir l'objectivité de leurs jugements l'un envers l'autre — nous touchons ici à l'une des conceptions fondamentales de Gide concernant l'esthétique de la lecture, à voix haute, de textes littéraires, dramatiques ou autres.

On sait que, depuis sa jeunesse, Gide avait pris l'habitude de lire ses propres écrits ou ceux des autres soit à sa femme, soit à un ami, soit devant un petit groupe d'invités pour ensuite peaufiner son texte à la lumière des réactions obtenues. Soumettre un écrit à l'examen oral, pour ainsi dire, représentait l'ultime contrôle de qualité. Un texte devait donner à l'oreille externe tout autant de satisfaction sonore qu'à l'oreille interne et aux yeux de plaisir silencieux. Aussi Gide était-il lui-même également un lecteur expérimenté et qui avait beaucoup réfléchi à l'art de la lecture. Ajoutons qu'il retenait aussi de sa première éducation puritaine, ainsi que de son apprentissage esthétique mallarméen, certaine prévention contre le théâtre, contre son ambiance inévitablement publique et commerciale, contre ses tentations déclamatoires ou ultra-réalistes. Les idées de Gide sur l'art de la lecture s'expriment et s'illustrent dans un texte du *Journal* que je suis redevable à Jean Claude de m'avoir signalé.

À la date du 26 décembre 1921, quelques jours seulement après avoir lu à voix haute, à Roger Martin du Gard, le début des *Faux-Monnayeurs* afin de le “commenter et critiquer” Gide songe à prononcer quelques conférences sur Dostoïevski, entrecoupées de lectures qu'il ferait lui-même “car les acteurs, que l'on choisit pour présenter au public des textes, ne les lisent jamais de manière satisfaisante (même pas J. Copeau, malgré son intelligence et ses dons) ; ils évoquent la scène et non point la réalité ; l'on sent que pour eux le livre aboutit au théâtre et n'est qu'un pis-aller [...]. L'art de la scène est une illustration continue ; mais, par contre, l'art de la lecture doit laisser l'imagination de l'auditeur, sinon tout à fait libre, du moins pouvant croire à sa liberté. De simples allusions, indications, suffisent parfois, si toutefois elles sont parfaitement justes ; il ne sert de rien de se mettre à rire s'il est écrit que celui qui parle, en ce moment-là, rit ; non plus que, s'il marche, de se mettre à marcher ; non plus encore, à la manière de Mayol, d'évoquer l'image des objets [...]. Ce que je dis ici ne tend nullement à diminuer le mérite des acteurs, mais simplement à spécifier

que "lecture" et "jeu" ressortissent à deux esthétiques différentes. Je dirai même que, plus excellent est l'acteur, et plus mal il lira, ou que je me méfiera beaucoup d'un acteur qui lirait trop bien. Voici Dullin qui lit un récit extrait des Souvenirs de la Maison des Morts ; on voit la férocité du mari ; on entend les gémissements de la femme battue... Mais il oublie, fait oublier, que celui qui fait ce récit n'est qu'une brute parfaitement inconsciente du pathétique de cette scène qu'il raconte, et que le tragique vient de ceci précisément : qu'il ignore, lui, que ce qu'il raconte est tragique" (J, p.709-10)².

De telles considérations jettent un jour particulier sur l'attitude de Gide et de Maria van Rysselberghe lors de la soirée du 2 février 1929 à la salle Pleyel. Toutefois hâtons-nous d'ajouter que leur déception ne fut aucunement partagée par au moins un de ceux qui assistaient à cette rendition et qui, en outre, a laissé une description détaillée de la lecture d'*Othello* faite par le fondateur du Vieux-Colombier. Les lecteurs du BAAG s'intéresseront sûrement au texte que, sous la rubrique "Les Spectacles et le Cinéma" André Levinson a publié dans *L'Art Vivant* du 15 février 1929 (p.159), sous le simple titre : "Une Lecture de Jacques Copeau". Levinson était, à l'époque, le critique dramatique attitré de cette revue, fondée en 1924 par Jacques Guenne et Maurice Martin du Gard, et qui avait pour rédacteur en chef Florent Fels. Riche de nombreuses illustrations, elle arborait une esthétique très "esprit moderne", fournissant à ses lecteurs des articles souvent élégamment rédigés, comme c'est ici le cas, sur non seulement les beaux-arts et les arts décoratifs, mais sur des matières plus ésotériques allant de l'esthétique du billet de banque à celle des soldats de plomb, en passant par l'art des jardins rustiques anglais. Jacques-Émile Blanche y était un contributeur fréquent. On y lit d'assez beaux textes de Nino Frank, de Paul Morand et d'Henri de Régnier.

L'intérêt de cet article peu connu me semble être multiple. Premièrement l'attitude louangeuse du critique vient contrebalancer les sérieuses réserves formulées par les hôtes du Vaneau. Elle restitue à Copeau son talent indéniable grâce auquel il a su communiquer à son auditeur une interprétation assez neuve du *More de Venise*, s'écartant de celles, quelque peu simplistes, qu'avaient retenues, jusque-là, certains des grands représentants du rôle. L'*Othello* de Copeau a fait réfléchir le critique sur le fond du personnage et l'a amené à une conclusion qui n'est pas, après tout, si étrangère au résumé auquel aboutit Gide dans les quelques lignes de son *Journal* de 1934 citées plus haut. Enfin, et ce n'est pas là le moindre attrait de ce texte, à travers la description détaillée qu'il nous fait de la technique du lecteur, André Levinson

brosse un portrait vivant, en des touches à la fois fermes et colorées, de Copeau récitant dramatique.

NOTES

1. William Shakespeare, *La Tragédie d'Othello. Le More de Venise*, trad. de René-Louis Pichaud, Genève, 1925, Éds. de la Petite Fusterie.
2. Félix Mayol (1871-1942), chanteur de café-concert, qui a rendu célèbre, entre autres chansons, *Cousine et Viens Poupoule* (cité par Gide dans le deuxième chapitre des *Faux-Monnayeurs*, "Folio" p. 25). En 1910 il acheta le Concert Parisien, rue de l'Échiquier, qu'il rebaptisa Concert Mayol. Le nom Mayol ne figure pas à l'index du *Journal* dans l'édition "Pléiade".